

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 39, Number 3, 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103728ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103728ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1971). Pages de journal. *Assurances*, 39(3), 222-246.
<https://doi.org/10.7202/1103728ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

25 mars 1970

222

Avec des amis, nous passions l'autre jour devant une *School of Baseball*. Très sérieusement, je profitai de l'occasion pour suggérer que nous en suivions les cours. Une de nos amies nous a rappelé alors le temps où, gosse, elle faisait la *vache* dans le champ avec ses amis qui l'acceptaient dans leurs jeux innocents. *Faire la vache*, c'était guetter la balle et essayer de la prendre au vol pour annuler le point et peut-être empêcher les autres joueurs de compléter le circuit dans le sens opposé de la montre. Que de fois, ai-je joué au baseball devenu, grâce à l'abbé Blanchard, ce contempteur des mots impropres, la balle au camp. Là comme dans tous les sports, j'étais médiocre ; je jouais avec fougue, mais sans l'adresse voulue pour faire partie d'une équipe bien rémunérée. J'aurais pu être un *batter* à la mâchoire en mouvement, aux bras vigoureux, à la course impeccable, tel un coureur antique, et à la voix rauque. Si je l'avais été, je serais sans doute à l'heure actuelle propriétaire de quelque taverne, peut-être d'un restaurant, peut-être aussi d'une maison accueillante où l'on pratique le plus vieux métier du monde.

Voilà des propos de moins en moins convenables en Semaine Sainte. Aussi ai-je déposé mon stylo pour aller à l'église, plier le genou et me battre la coulpe comme il convient.



J'ai aimé cette cérémonie du Jeudi Saint dans une église de campagne, récente, mais traditionnelle, sans la recherche du Bizarre, de l'Inattendu qu'on trouve trop souvent chez nous. Dans l'Évangile selon Saint Jean, on évoque la réaction de Simon-Pierre devant le geste de Jésus qui veut lui laver les pieds par esprit d'humilité. Cela me rappelle une autre scène à laquelle j'ai assisté, il y a bien longtemps, à l'Abbaye de St-Wendrille, près de Rouen. Les membres du groupe H.E.C. que je dirigeais avaient assisté à la grand-messe dans la très belle chapelle que les pères Bénédictins avaient restaurée. Nous nous dirigeons vers la salle à manger où les moines nous avaient conviés avec M. Philippe Roy, notre ambassadeur en France. Soudain, nous nous sommes trouvés

devant les portes du réfectoire, derrière lesquelles nous attendait le père Abbé et deux moinillons. L'un portait un plat d'étain rempli d'eau et l'autre une serviette de toile bise. D'une voix chevrotante, le père Abbé invita M. Roy à s'avancer pour qu'on puisse lui laver les mains, comme c'était la coutume de l'abbaye pour l'hôte d'honneur. Assez sourd, M. Roy dit d'une voix claironnante : « C'est déjà fait, père Abbé », jusqu'au moment où quelqu'un lui expliqua en se penchant vers lui que c'était une coutume ancienne comme l'Ordre lui-même, sauf qu'autrefois le Père par esprit d'humilité lavait les pieds de l'hôte le plus humble, sinon le plus sale. À travers les siècles, la coutume a évolué, le désir d'humilité ayant pris un autre aspect : celui d'honorer l'hôte le plus distingué.

223

Quel souvenir agréable j'ai gardé de ce repas simple, mais bon, au cours duquel un moine nous lut des extraits d'un livre sur la découverte du Canada par Jacques Cartier.



C'est aussi un bien curieux souvenir que celui que rappelle Christine Piette-Samson dans *Recherches Sociographiques* au sujet de J. C. Taché et de l'idéologie chrétienne au siècle dernier. À cette époque, la résignation était l'attitude de beaucoup — dont Taché — devant les inégalités sociales. Il ne faudrait pas confondre humilité et résignation, comme trop de gens avaient l'habitude de le faire devant la misère, l'injustice, l'égoïsme du capitaliste, dont souffrait une population à qui on répétait la phrase de Jésus pour l'inviter à tout accepter : « Bienheureux les humbles de cœur, car le royaume des cieux est à eux ». Ou encore : « Il est plus difficile à un riche. .. ». Ce n'est plus cela qu'on dit avec raison, mais en ne rappelant pas suffisamment que l'abus des uns ne justifie pas les excès nouveaux. Jusqu'où le pendule ira-t-il après avoir été maintenu si longtemps et si loin à l'extrême limite contraire ?

Ce sentiment pénible de résignation, on le retrouve dans une bien intéressante enquête faite en 1888-89 à Montréal par une Commission Royale. Quelle situation sociale elle évoque ! Des hommes, des femmes et des enfants travaillant de douze à seize heures par jour dans des conditions d'hygiène affreuses, gagnant tout juste assez pour survivre et exploités par un capitalisme sans contrainte. Bien peu de gens connaissent l'existence de ce document dont on trouve un exemplaire à la bibliothèque H. E. C. Je me propose de le recenser bientôt pour compléter

mon travail sur le XIX^e siècle. J'ai déjà deux études sur le début et sur la première moitié du siècle, entre lesquelles je logerai certains personnages assez représentatifs de l'époque comme le marquis de Lorne, gendre de la Reine Victoria, qui a été gouverneur général du Canada de 1878 à 1883, Pierre J.O. Chauveau, éducateur d'abord, puis premier ministre de la province de Québec de 1867 à 1873, Faucher de Saint-Maurice, journaliste, député, écrivain, fantaisiste et grand ami d'Arthur Buies avec qui il faisait les cent coups. Et, enfin, Monseigneur Ignace Bourget, deuxième évêque de Montréal qui a exercé sur son diocèse et ses ouailles une très profonde influence. J'aurai aussi des notes sur Joseph Masson et L. A. Senécal — deux hommes d'affaires qui correspondent à deux époques : le début et la fin du siècle. Puis, le seigneur, avec Philippe-Aubert de Gaspé — charmant mémorialiste qui, comme d'autres, puisait dans la bourse de l'État, mais sans s'en rendre compte, et qui fit de la prison pour dette, grâce à des ennemis puissants. Et peut-être aussi deux hommes qui vécurent au début du siècle : Pierre Chaussegros de Léry qui, après avoir été officier des armées de Napoléon, fut le précepteur des enfants d'Alexandre de Russie et Joseph Bouchette, arpenteur général de Sa Majesté, auteur de plusieurs livres sur les deux Canadas, publiés à Londres et illustrés de bien jolies lithographies de lui et de ses fils. Il écrivait ses livres après avoir parcouru le pays en canoë à une époque où le muscle était un nécessaire complément de l'art d'écrire. Chose curieuse, Bouchette est le premier d'une longue lignée d'hommes d'action et d'écrivains qui, ayant vécu dans un milieu anglophone, ont écrit en français. L'un de ses fils, Robert Shore Milnes, ancien officier d'artillerie, fut exilé aux Bermudes en 1838. Par la suite, il laissa des mémoires, où il décrit la désolation de son père, fidèle sujet de la Reine, qui voit son fils aller en exil, lui qui, pourtant, a bien connu les Anglais dans leur pays et a été officier de l'armée britannique. Dans une phrase charmante et naïve tout à la fois, Julie Papineau annonce son mariage ainsi à son mari exilé aux États-Unis : « Tu verras que M. Bouchette pour passer le temps de l'exil agréablement, a épousé une des filles de Berthelèt l'aîné... » (4 mars 1839).

Mais aurais-je le temps de réunir la documentation sur tout cela ? Avec la Revue, cette vieille maîtresse exigeante, avec mes affaires qui me demandent le plus clair de mon temps, quand pourrais-je le faire ?

Ce matin, il fait beau et chaud à nouveau. Bravo ! Le Seigneur est bon, comme on chante dans la nouvelle liturgie, en scandant les mots comme dans un *negro spiritual*. Où va-t-on avec tous ces chambardements religieux qui n'ont d'intérêt que s'ils apportent un élément nouveau, différent mais valable ? Il ne suffit pas de bouleverser les bonnes vieilles habitudes de papa ? Il y a plus, je crois. Il y a un désir de rapprochement, d'égalité, d'échange, de générosité, allié à un besoin de bruit, d'ouverture sur le présent, d'expansion exprimée en des thèmes inspirés de la musique nègre, du jazz, qui donnent à la jeunesse l'impression d'être de son époque.

Mais sont-ce là des propos qui conviennent dans ce milieu du *Galt Ocean Mile Hotel* où les corps se dénudent même s'ils sont laids, difformes et si les ventrus et les chauves abondent. Heureusement que les vacances de Pâques ont attiré quelques sylphides gracieuses, quelques biches graciles. Mais que de mémères pour qui les ans ont été durs, même si pédicures, masseuses, esthéticiennes et chirurgiens ont tenté de corriger sur elles l'irréparable outrage.



Après avoir déjeuné, j'irai chercher au *Drug Store* les journaux de chez nous qui nous apportent les nouvelles chaque matin. Il y a là quelques Canadiens qui attendent leur dose quotidienne de poison, d'anesthésique ou de gaz hilarant. Il y a deux exemplaires du *Devoir* que nous nous séparons : un Canadien qui a passé l'hiver ici, qui tonne contre la politique et les politiciens, et moi. Nous nous précipitons sur le journal comme sur une chose précieuse. Il y a aussi les amateurs du *Petit Journal* qui sont six et ceux qui demandent au *Montreal Star* (10 exemplaires) et à la *Gazette* (5 ou 6) ce qu'il faut penser de tout et, sur tout, de cet indépendantisme bien troublant parce qu'il menace des postes acquis et la confortable situation créée à des gens qui sont accueillis à bras ouverts partout pourvu qu'ils ne soient des *frenchies* ; en Angleterre, on dirait des *frog eaters*. L'épithète n'a pas traversé l'océan ; elle est restée accrochée au cap Gris-Nez comme un oripeau ou comme ces petits vins délicieux, incapables de tenir la traversée ou qui n'ont pas plu au fonctionnaire de la Régie qui, au Pied du Courant, déguste, décide ou rejette d'un geste large comme celui d'un grand acteur des temps anciens, drapé dans un péplum ou une toge qui donne de l'ampleur à son geste négatif. Vous savez très bien que ce n'est pas ainsi que les choses se passent, me dira sans doute mon ami L. s'il lit

jamais ces lignes. C'est juste ! Mais pourquoi les écrire, ajoutera-t-il ! Il ne peut comprendre le plaisir des mots en ce matin de mars à Fort Lauderdale, devant cette mer qui déroule paresseusement ses rouleaux blancs. Comme les mots ont de charme devant cette nature qui, à sa manière, prépare la Pâques. Demain matin à six heures, un chœur de chrétiens viendra la fêter face à l'Océan. Ils seront soixante à célébrer ainsi la fête de la Joie Mystique. Que donneront Bach, Haendel et peut-être Haydn dans ce décor sans fin et avec l'accompagnement du bruit des vagues se brisant sur la plage ? Je n'en sais rien, mais ce qui donnerait du piquant à ces chants, c'est que les belles mortelles soient vêtues de bikinis s'allongeant avec la gravité de leur voix. Griserie, folie momentanée qu'explique le charme de ce matin sans neige, chaud comme un après-midi de juillet. Peut-être ! Vive donc Lauderdale ! Et à demain...



G. refuse absolument de se lever à 5h.30 pour entendre les voix dirigées par un clergyman amateur de musique religieuse, de grand air et se levant tôt comme un moine habitué à la règle, debout dès que l'aube paraît. Peut-être a-t-elle raison ! Le petit jour pour elle, c'est dix heures du matin. Et pourquoi pas, après tout, les mots n'ayant souvent que le sens qu'on leur donne ! Quelle horreur, me dirait cet aimable grammairien de Radio-Canada s'il était ici ! Il surveille la langue de ses annonceurs, comme certaines mères le font pour la vertu de leurs filles. Comme elles, il a parfois des surprises qu'il note avec indulgence ou réprobation selon le cas, dans ses propos du dimanche soir, le lendemain du *Cher Oncle Bill* destiné à donner une haute idée de la bonté de l'homme américain et de *Jenny* qui en consacre la fantaisie avec ses jeux de belle fée. Mais comme nous voilà loin de Lauderdale ! Je ferme mon cahier d'écolier dans lequel je consigne ces propos, car on m'apporte mon petit déjeuner : œuf poché, pain grillé, demi-pamplemousse (beau, mais sans saveur, telle une femme jolie mais un peu sottie), marmelades de fruits savoureuses et abondantes. D'autant plus que mes voisins de gauche commencent de s'intéresser à ce vieil homme qui écrit au fil de la plume. Voilà, en effet, que ma voisine vient s'asseoir à mes côtés. Seriez-vous écrivain, me demande-t-elle ? Avec cette ferveur que doit avoir notre amie *** , quand elle recueille, des lèvres de son ami S..., les propos qu'elle déguste ensuite comme une exquisite ambrosie ou comme un nectar des temps anciens. Elle ne dédaigne pas ensuite de nous en faire part, avec l'air détaché d'une femme charmante (ce

qu'elle est d'ailleurs), qui en a entendu bien d'autres, mais qui ne déteste pas nous le rappeler.



J'ai rapporté d'une promenade sur la plage, hier après-midi, de bien jolis coquillages, travaillés par la mer, avec la patience des éléments éternels. Il y en a quatre étalés devant moi, comme le produit d'une collecte précieuse. Ils sont charmants. Leur couleur va du crème ou du beige au blanc, strié de jaune, avec une admirable régularité ou ondulés avec une étonnante précision, comme s'ils avaient été faits par un artiste très fin, cherchant son inspiration dans l'art japonais du XVIII^e siècle, si précis, si adroit et qui ne laisse rien au hasard.

227

Et dire qu'au retour, ces témoins très simples de moments heureux iront rejoindre dans un fond de tiroir toutes ces choses qu'on accumule, jusqu'au moment où, forcé de déménager, on jette au panier tout ce qui n'a qu'une valeur de souvenir.



Est-ce cet étalage de nombrils sur la plage qui m'a rappelé ce disque de Brassens — l'un des meilleurs, dans lequel il y a la chanson intitulée « Le nombril de la femme de l'agent de police ». Le thème est celui-ci : un excellent homme n'a qu'une ambition : voir le nombril de la femme d'un agent de police. Il en aperçoit un, un jour, mais meurt sur le coup. Le thème est mince, mais il est amusant parce que c'est Brassens qui le traite et le chante. Scandalisée, S. aurait voulu qu'on détruisît le disque. Elle ajoutait : « Dire que c'est Michel qui vous l'a offert. Si, au moins, c'était Jacques ». Revenu de Paris depuis peu, Jacques avait pour S. qui l'aimait bien, une odeur de roussi qui lui convenait, mais pas à l'autre.

Brassens garde la faveur des jeunes. Il y a trois ans, je crois, Germaine et moi sommes allés l'entendre au Palais de Chaillot, à Paris. Il y avait dans la salle deux mille, peut-être, trois mille personnes — jeunes pour la plupart — qui l'applaudissaient à tout rompre. Il a un charme certain, un sens très profond de l'humain et il est contre le pouvoir établi : toutes choses qui plaisent aux jeunes. Trenet a aussi gardé sa popularité. Germaine l'a entendu l'an dernier au Théâtre Sarah Bernard, devenu, je crois, le théâtre de la Ville depuis qu'on l'a restauré. Il y avait là une foule de jeunes gens qui l'ont applaudi, lui qui, pourtant, n'a rien du *crooner*, du chanteur nègre ou des Beatles. Malgré son âge, il garde le charme du fou chantant.

La chansonnette continue d'avoir une extraordinaire vogue. On dirait que s'y réfugient tous ceux qui, ayant le goût de la musique, cherchent autre chose que ce que leur offrent des musiciens arides comme des mathématiciens et dont le langage n'est perceptible qu'aux snobs ou aux initiés : les premiers n'étant pas nécessairement les seconds. Je ne me ferme pas à la musique contemporaine. Je ne veux l'aimer que si elle éveille en moi un grand besoin d'harmonie. Réaction de primaire, obscurantisme, dira-t-on ! Peut-être, mais voilà comment je suis, ou je crois être, sans m'efforcer de paraître ce que je ne suis pas.

228



Il y a eu ce matin le service de l'aurore, avec un sermon du révérend x à l'occasion de Pâques. Il y a eu aussi musique sur l'harmonium et chœur de très jeunes gens dirigés par une demoiselle énergique. L'*Alléluia* de Haendel aurait été bien, si on ne l'avait expédié en vitesse, au milieu de la foule qui s'écoulait, comme la nôtre dans les églises. Pendant ce temps, tout en écoutant, je regardais le lever du soleil, derrière des nuages légers. Il n'y avait vraiment que cela de vrai dans la cérémonie du jour. Tout le reste n'était qu'artifice : ces gens venus en vêtements du dimanche comme au spectacle, cette éloquence sèche, les femmes vêtues de robes décentes, coiffées de chapeaux et gantées de blanc, à côté de la piscine où, tout à l'heure, elles se plongeront dans des costumes réduits au strict minimum. En voyant tout ce monde assez snob — dont j'étais et dont G.B.P. avec son bon sens ordinaire avait refusé d'être — je ne pouvais m'empêcher de me rappeler cette Mexicaine entre deux âges qui, à Acapulco, s'était livrée dans la piscine à des jeux assez aguichants, et que j'avais retrouvée, plus tard dans la journée, à l'église, la tête couverte d'une bien jolie mentille et vêtue de vêtements longs et noirs. Je n'avais pu m'empêcher de sourire tant ce double comportement était contradictoire.



Dîner hier soir avec les G.W. à *Pier 66*, un des meilleurs restaurants de Fort Lauderdale, entouré de bateaux somptueux puisque Bahia-Mar n'est pas loin. C'est là, me dit P. A., que cet être incommensurable qu'était H.D. l'avait apostrophé du bateau des M... en rade. Comme je l'ai dit, il était un incroyable mélange d'astuce, de bêtise, d'intelligence et de sans-gêne. Par dessus tout, il avait des hommes une notion précise. Il en connaissait les faiblesses. Il savait que les petits cadeaux entretiennent l'amitié et il en usait.

En revenant d'un dîner très agréable, le meilleur de tout notre séjour, on nous a montré la maison d'un entrepreneur canadien qui, plus d'une fois, a abrité les loisirs de tel homme en vue qui, au retour, facilitait l'obtention de tel ou tel contrat. Gabegie ? Peut-être pas, mais comme est imprudent l'homme politique qui accepte de pareilles faveurs. Un jour ou l'autre, cela ne peut que lui revenir sur le nez, comme un boomerang. Je me rappelle le scandale vite étouffé d'un certain voyage fait par M. MacKenzie King aux Bermudes, aux frais d'un sénateur, ami et bénéficiaire du régime. Et cependant, King (ennuyeux comme la pluie) avait la réputation d'un honnête homme. Mon ami G.L. a, à propos de lui, une anecdote bien amusante qu'il racontera lui-même dans ses mémoires sans doute. King, célibataire, se décide un jour à demander la main d'une jeune femme qu'il fréquentait depuis longtemps. Celle-ci lui répond un peu abruptement : « Je n'ai pu attendre davantage. J'épouse X ». Et MacKenzie King revient chez lui un peu défrisé. Il dit à l'ami qui l'attend : « Tant pis ! Après tout, dans un lit, le soir, toutes les femmes se ressemblent ». L'histoire est savoureuse, même si les femmes, en général, ne l'aiment pas.

229

Mackenzie King était un homme tenace mais, paraît-il, d'une étonnante timidité dans ses relations avec les individus. On raconte qu'un jour, en se promenant, il tombe sur Goodridge Roberts installé devant son chevalet. Il regarde, fait : hum ! hum ! et repart en disant : « *I see that you are painting* ». Et l'autre de répondre : « *Yes. I am painting* ». Humour ? Non, simple impossibilité de communiquer avec les autres, sauf par de longs et filandreux discours.

Je l'ai entendu parler plusieurs fois. S'il était un extraordinaire manoeuvrier, il était ennuyeux à mourir. C'était le robinet qui laisse s'écouler l'eau tiède tant qu'on ne le ferme pas. Les idées chez lui s'enchaînaient sans fin, comme les vagues ici déferlent sur la plage.

Il avait roulé superbement tant de gens pendant sa carrière politique qu'il était grand temps pour lui de se retirer. C'est justement par son honnêteté que Louis Saint-Laurent plut lorsqu'il lui succéda. Il assura un retour triomphal à son parti. Si King était resté, il l'aurait sûrement fait battre, tant il était détesté pour ses roublardises et ses finasseries de vieil homme à qui manquait le génie d'un Talleyrand, mais qui était tout de même resté en place pendant vingt-cinq ans.

Du haut du *Picr 66*, on a une vue étonnante. À la partie supérieure de l'immeuble, très haut au-dessus de la ville, on aperçoit les environs et ces canaux qui font de Lauderdale une ville bien jolie, le soir tout au moins. Installé sur une plaque tournante, le bar serait plaisant s'il n'y avait les serveuses coiffées d'un haut de forme et vêtues d'une queue de morue noire, d'un jabot et les jambes et les cuisses gainées dans des collants à jour. Tout cela est déplaisant même si certaines portent assez gaillardement cette tenue un peu ridicule. Ailleurs, ce sont des *bonnie girls*, dit G.B.P. Peut-être, mais je préfère la bonniche vêtue normalement, surtout si l'uniforme assez serré accuse des formes faites au tour.

Sainte-Adèle, 19 avril

Depuis mon retour, je n'ai pu écrire une ligne. Tous mes loisirs sont pris par la Revue. Tant que le bon à tirer n'a pas été donné, je ne peux penser à autre chose. Et puis, il y a ce voyage à Paris, au début de mai, qu'il faut préparer avec soin parce que bien des choses délicates seront discutées chez nos amis L. et de N., sans doute dans cette salle à manger aménagée avec le goût le plus fin.

Paris, 10 mai 1970

Arrivé à Paris hier matin. J'ai dormi quelques heures, avant d'aller voir une très belle exposition d'Henri Matisse, au grand Palais. Quelle œuvre extraordinaire que celle du vieux maître ! On nous la présente en raccourci, des premières toiles assez sombres jusqu'à l'apothéose de la lumière avec le fauvisme. Par la suite deux films et des diapositives résument la carrière du peintre en nous en donnant l'essentiel. À un moment donné, on entend sa voix grave et prenante. Physiquement, il donne l'impression d'un P.D.G. de grande société, au tempérament calme et réfléchi. Durant l'entrevue qu'il a accordée bien longtemps avant sa mort, il dit des choses comme celles-ci : « Je n'ai jamais été aussi heureux que pendant la période de *purée*. » Ou encore : « Nous, les peintres, nous ne sommes pas compris, nous sommes admis ». Ou enfin, en parlant de la chapelle de Vence : « Cette chapelle est pour moi l'aboutissement de toute une vie ». Il faut aller la voir pour comprendre ce qu'il a voulu dire par là. La chapelle est sobre, simple et sa décoration admirablement dépouillée. Pour le comprendre, il faut voir la toute petite chapelle de matelots décorée par Jean Cocteau à Villefranche, où règnent la fantaisie, le désir d'étonner, de surprendre,

qui est bien dans la manière de Cocteau, si différente de celle de Matisse qui est toute simplicité, gravité et absence de fantaisie échevelée.

Quelle chose étonnante que ce maître qui, à 80 ans ou plus, ne pouvant ou ne voulant plus peindre, trouve un métier nouveau avec le papier découpé. Il se livre alors à une extraordinaire féerie de la couleur, avec ces jeux que jusque là on laissait aux enfants.

Le monde entier s'est prêté à cette exposition, en apportant qui un découpage, qui une toile, qui un dessin, répartis un peu partout au hasard des goûts et des achats de chacun.



Ce matin, messe à la Madeleine. J'ai été ému d'entendre le Credo, chanté en latin comme on le faisait à l'église du Gésu quand j'étais gosse. La messe s'est terminée avec un *Agneau de Dieu* très beau parce que la musique en fait une supplication à la paix, la paix de Dieu, non celle des hommes qui s'obtient par des traités qui ne résolvent rien et qui ne sont souvent qu'une nouvelle invitation à la guerre.

On rappelle en ce moment celle de 1939 qui, paradoxalement, a été pire pour les civils que pour les gens de guerre. Ce qui fait écrire à François Mauriac : « L'Union Soviétique et l'ancien Grand Reich recommenceront-ils l'erreur d'Hitler ? Si jamais il y avait un nouveau pacte germano-soviétique, j'incline à croire que cette fois, il tiendrait. Pour notre bonheur, pour notre malheur ? À chacun de rêver là-dessus. » On sent Mauriac inquiet du rapprochement des deux Allemagnes et de Moscou, lui qui a vécu si intensément les années qui ont suivi 1940.



Il ne faut pas considérer Dieu comme un père fouettard, a dit ce matin le Chanoine Popot à la Madeleine. Je suis d'accord avec lui, mais comment expliquer que, dans le *Notre Père*, on nous fasse lui demander de ne pas nous soumettre à la tentation ? Je préférerais la formule antérieure : « ne nous laissez pas succomber à la tentation ». J'aime infiniment mieux l'aide que nous lui demandons, que l'incitation à ne pas nous tenter. Induire à la tentation, n'est-ce pas depuis toujours le rôle imparti au Malin, ce fauteur de désordre, cet inquiétant personnage dont le rôle traditionnellement à l'Opéra revient à la basse chantante ?

Nuance ? Pas du tout. Conception entièrement différente, je crois, de la nature de Dieu et de son comportement envers nous.



12 mai 1970

232

A Londres, aujourd'hui, il fait grisâtre. Comme ma chambre donne sur la cour intérieure, il y fait sombre. Aussi suis-je allé chercher des jonquilles à côté de l'hôtel, chez un fleuriste à la barbe abondante et à l'humeur gaie. Est-ce la société des fleurs qui le rend ainsi ? Comme dans sa monnaie, il y a une pièce nouvelle de 50 pence, il m'explique qu'elle a été frappée en prévision du système métrique. Ce sera une complication de plus pendant un temps, lui ai-je dit. Et lui de me répondre avec un large sourire : « Monsieur, il n'y a pas de difficulté quand il s'agit d'argent ». J'aime ces commerçants qui ont le bon esprit de rire tout en faisant des affaires.

Mais qu'elles sont charmantes ces jonquilles d'un jaune éblouissant ! J'ai bien ri en entrant dans ma chambre ce soir. La femme de chambre avait fait la couverture pour les deux lits jumeaux. Elle ne pouvait croire sans doute qu'un homme seul pût avoir des fleurs dans sa chambre. Mais peut-être la jonquille a-t-elle un sens dans le langage des fleurs que j'ignore.



Je sais que les affaires sont les affaires, me disait tout à l'heure un vieil ami, avec qui je venais d'avoir une conversation un peu difficile. Je ne le crois pas ou, tout au moins, je ne crois pas qu'on doive accorder à cette phrase le sens dur que Mirbeau lui a donné dans sa pièce longtemps célèbre et qu'on a oubliée comme tant d'autres choses. Le profit est la fin de toute opération commerciale. Il ne faut pas oublier, cependant, que l'autre a droit qu'on le respecte et qu'on lui donne à *fair deal*. Cela veut dire que chacun doit y trouver son profit. Autrement, les bonnes relations ne tiennent pas longtemps. On ne doit pas invoquer l'amitié pour essayer de rouler l'autre. Pas plus que l'amitié seule ne doit justifier une mauvaise opération. Il faut qu'à tout échange, chacun trouve son avantage si l'on veut qu'un courant d'affaires s'établisse et dure. Riront bien de cela tous ceux qui considèrent les affaires comme une jungle peuplée d'humains aux appétits féroces. Mais ils sont de moins en moins nombreux ceux qui raisonnent ainsi...



13 mai, Paris, à nouveau

Hier soir, à la salle Gaveau, concert de clavecin donné par Ralph Kirkpatrick, claveciniste excellent, dont le jeu n'a pas la fermeté de

celui de Wenda Landowska. Cependant il a du goût allié à une grande finesse de touche. Dans les variations Goldberg, il a eu toutes les occasions de montrer la qualité de son exécution. Dirais-je que j'ai passé une soirée emballante ? Non, mais intéressante. Il est vrai que le concert faisait suite à une journée fatigante d'assemblées successives auxquelles il a fallu m'astreindre. Une fois de plus il ne s'agissait pas d'un voyage d'agrément, mais bien d'une occasion de discuter de problèmes sérieux qui engagent l'avenir de notre maison.

En écoutant Kirkpatrick, je me rappelais le mariage de Robert et de Monique à l'Église de l'Ascension à Westmount. Kenneth Gilbert, excellent claveciniste, avait consenti à venir exécuter quelques pièces de musique religieuse ancienne. Il jouait très bien, sous une voûte de pierre qui donnait à sa musique des résonances très belles que n'avait pas le clavecin de Kirkpatrick dans une salle trop grande.

233

La cérémonie du mariage commença avec quarante-cinq minutes de retard, Monique ayant oublié son bouquet dans le frigo. Pendant tout ce temps, je faisais la conversation à Monseigneur Morin qui avait gentiment accepté de bénir le mariage. Tous les sujets avaient été épuisés quand Michel arriva avec les fleurs. Tous trois (l'Évêque, Robert et moi), nous étions dans la sacristie à nous demander ce qui se passait quand on vint nous dire que la mariée avançait dans l'allée centrale et qu'il fallait l'accueillir. Nous fûmes soulagés car l'attente nous avait paru longue. Nous vîmes alors Monique, tenant le fameux bouquet, les yeux baissés modestement comme il convient à une jeune épousée. C'était le début d'une aventure, car épouser l'*homo parisensis* n'est pas de tout repos, même si on a un certain penchant pour la fantaisie. Monique s'en est rapidement rendu compte. Il faut dire qu'elle n'en est pas dépourvue elle-même.



15 mai

Aujourd'hui, journée de quasi liberté. Je n'ai qu'un seul rendez-vous pour discuter de questions d'intérêt et de finance. Quel plaisir de n'avoir plus un horaire rigide ! J'en profite pour voir l'exposition Riopelle à la galerie Maeght avec Monique. Tous deux, nous sommes enchantés de deux toiles en particulier, l'une très grande où le peintre tire un effet magnifique de la pâte jetée abondamment sur la toile : peinture brillante qui prend une admirable luminosité dès qu'on s'en éloigne suffisamment.

Le hibou hante Riopelle. Il le traite en gravure, en peinture et même en sculpture ou en céramique. On en a fait une affiche qui, un peu partout dans Paris, annonce l'exposition.

Monique et moi avons vu avec amusement deux ou trois lithos qui, pendant un certain temps, ont garni les murs de BEP, à Montréal. C'est ma belle-fille qui les avait choisies dans la réserve du musée de Montréal. L'idée de louer des œuvres d'art est excellente. Pour quelques dollars par mois, on peut avoir sous les yeux les œuvres d'artistes qu'autrement, on ignorerait sans doute.

234

Après un déjeuner à la Brasserie Flo, près de la porte Saint-Denis et ce rendez-vous, je suis allé assister au studio des Champs Elysées à un concert de musique ancienne donné par l'équipe de la Camerata: chants, motets, courtes pièces du Moyen-Âge à la Renaissance, joués sur des instruments de l'époque — flûte à bec, continuo, viole de gambe, dessus de viole, épinette, harpe ancienne (toute petite que l'on joue assis sur un tabouret, mais dont Eleva Polonska a tiré de bien belles harmonies). Comme le ténor rendait bien aussi ces lentes et simples mélodies, venues d'une époque lointaine où l'on chantait les vertus et le charme de sa dame, avec une extrême simplicité et sans les rythmes brutaux d'une époque qui se croit civilisée!

Quelle désolation ce doit être pour six artistes excellents de jouer devant dix personnes. Le congé de la Pentecôte et l'heure (18 heures 30, un jour de semaine) expliquent probablement le petit nombre de fidèles. Mais quelle pitié pour ces artistes que de jouer devant une salle à peu près vide!



16 mai

Le congé de la Pentecôte a vidé Paris de tous ceux qui profitent du beau temps pour partir. Et cependant, Paris sous le soleil du printemps est bien beau, avec ses marronniers en fleur, ses pelouses vertes et ses fleurs.

Pour montrer à quel point la fête de la Pentecôte a d'importance ici, on annonçait que le ministre des Finances avait retardé du 15 au 19 mai le versement du « tiers provisionnel » à cause du congé. J'ai ri, je l'avoue, en lisant cela. On ne voit pas très bien, au Canada, le ministre des Finances accepter que la date limite du 30 avril pour l'impôt soit reportée à plus tard à cause d'un congé.



Lu dans le dernier numéro de la revue *Entreprise* à peu près ceci : « succès du fédéralisme. Le parti québécois aura sans doute le sort du poujadisme, il disparaîtra bientôt. » Je ne sais pas qui renseigne cette revue, mais elle me paraît bien mal informée. Je ne suis pas du parti québécois, mais je crois que l'assimiler au poujadisme, c'est ne rien comprendre au mouvement. Quoi qu'on en pense, il faut admettre que le parti n'a pas été formé par des grands g....., par des gens sans préparation comme le principal protagoniste du poujadisme et qu'il n'a pas poussé soudainement pour des considérations d'ordre fiscal. Le P.Q. est l'œuvre d'intellectuels désintéressés, sachant où ils veulent aller, appuyés par vingt-quatre pour cent de l'électorat québécois. Ajoutons qu'il compte 72,000 membres. C'est être bien mal renseigné, je crois, que d'annoncer sa disparition prochaine, simplement parce qu'avec une répartition électorale inéquitable, un parti n'ayant même pas le double des voix a plus de dix fois le nombre de sièges. Je ne plaide pas. Je constate et je signale ce qui me paraît une vue à bien court terme.

235

17 mai

À Paris, jour de la Pentecôte, Robert, Monique et moi avons dû résoudre le très difficile problème de trouver un restaurant dans une ville qui se vide presque entièrement. Après quelques essais infructueux, nous avons pensé à la Brasserie Lipp, rive gauche, qui heureusement n'était pas fermée. Nous mangions tous trois un excellent déjeuner quand, tout à coup, un vieux monsieur, barbichu et plus très solide, se dirigea vers nous en me disant : « Vous me reconnaissez sans doute, je suis Ferdinand Lop ». Si j'hésitai un moment devant ce monsieur qui me rappelait mon père, il n'hésita pas lui à me tendre ses *Mémoires de 1920 à 1939*, en me demandant 25 francs. À mon retour au Canada, une de mes belles-filles m'expliqua qui était Ferdinand Lop : être bizarre, agaçant, encombrant, ayant beaucoup d'idées farfelues, qui a été candidat non moins farfelu à plusieurs élections. À l'époque il hantait tous les lieux publics où se réunissaient les gens connus. À côté de cela, un bien brave homme, accueillant les étudiants, les aidant, les dépannant, les dirigeant. C'est sans doute pourquoi on le laisse taper les clients dans un restaurant comme Lipp.

Comme il faisait beau ce jour-là ! Et comme a été agréable ce retour à pied vers la place de la Concorde, en attendant que j'aille

prendre l'avion pour Londres ! Nous avons descendu la rue Bonaparte vers les quais, puis, après avoir traversé la Seine, nous nous étions engagés dans ce très beau Jardin des Tuileries où se mêlent vieilles gens qui se font chauffer au soleil, enfants qui jouent à quelque jeu qui les passionne, piétons qui marchent lentement, au milieu de statues belles ou insignifiantes suivant l'époque et le talent de l'artiste. Avant de franchir les grilles, nous avons longé le bassin où grands et petits s'amuse à faire naviguer des bateaux de toutes sortes. Quel plaisir délicat on trouve dans cette ville pourvu qu'on ne se contente pas d'aller aux *Folies Bergères* ou au *Casino de Paris*, même si Zizi Jeanmaire montre des formes élégantes et un entrain de tous les diables.

Quel plaisir aussi qu'une conversation dans un pareil cadre, avec des gens que l'on aime et qui ne prennent pas sur tout une attitude négative.



Le matin, j'étais allé voir le nouveau métro qui va de la station de l'Étoile à la place de la Défense. Vaste, plus encore que le nôtre, mais fait dans le même esprit. Silencieux et propre comme un salon de dentiste à la page, il est excellent, même si on doit y marcher longuement à travers des corridors décorés de carrelages de céramique brillants et jolis.

On le prolongera jusqu'à Saint-Germain-en-Laye; ce qui permettra de desservir une banlieue qui n'en finit plus.



À bord d'un Trident

Vu tout à l'heure chez un libraire de l'aéroport d'Orly : *Papillon épinglé*. On y ramasse Charrière pour son ouvrage où il décrit ses années de baigne, ses évasions, ses cavales comme on dit, je pense, en terme de baigne. Il est normal que, dans ce livre de six cents pages, bien des erreurs se soient glissées, volontairement ou non. Qu'on dise n'importe quoi maintenant à l'auteur, cela lui est bien égal. Il a vendu neuf cent mille exemplaires de son livre. Et c'est cela qui compte pour lui. Il a raconté son aventure de façon très vivante et, avec son inconséquence ordinaire, le public l'a suivi. Il a lieu d'être satisfait même si on lui dit que son texte est farci d'inexactitudes, d'exagérations, de petites et grandes vantardises. En achetant son livre, le bon public l'a vengé de neuf ans de vie dure, de honte, de mauvais traitements qu'il a acceptés parce qu'il le fallait bien.

On en commencera bientôt la publication, en anglais, dans le *Daily Mail* de Londres. Voici le commentaire du *Sunday Express* : « *I do not know if this story is true. If so it is one of the most remarkable adventure stories of all time. If not, then this sixty four year old murderer is an extra-ordinary novelist. Either way, his book is formidable* ».

Londres, à nouveau

Vu hier soir au Théâtre de Montparnasse à Paris, *Bérénice* de Jean Racine, dans une admirable mise en scène de Roger Planchon. Dirais-je que les amours contrariées de Bérénice et de Titus m'ont ému ? En toute franchise, je suis resté un peu froid devant la volte-face de Titus, quand il apprend qu'à Rome, on ne veut pas comme impératrice de Bérénice, reine de Palestine. C'est sa carrière qui est en jeu. Voici les deux vers de Racine où Titus se refuse à renoncer au Trône :

237

« Je sais bien que sans vous je ne saurais plus vivre.
Mais il ne s'agit plus de vivre il faut régner. »

Titus ne veut pas sacrifier son avenir aux charmes de Bérénice qu'un admirable costume d'apparat fait valoir sur la scène, garnie de miroirs géants. Francine Bergé est une reine somptueusement vêtue. Devant cela, on songe à une toute autre histoire beaucoup plus récente : celle d'Édouard VIII qui, pour Wallie Simpson, abandonne son royaume et son empire (à l'époque, le souverain britannique est encore empereur des Indes). Il devient *Duke of Windsor* et quitte son pays pour suivre Wallie, divorcée, que le milieu officiel ne veut pas accepter, non parce qu'elle est une *commoner*, mais parce que le roi, chef de la High Church of England, ne peut épouser une divorcée. J'ai assisté de mon lit aux longs pourparlers entre Baldwin et le Roi, la radio me permettant de passer sans trop d'ennuis à travers une douloureuse affection de la main.

Paulin, confident de Titus, convainc celui-ci de renvoyer Bérénice. Baldwin, moins heureux, se heurte à un souverain qui, au fond, n'aime pas le pouvoir et dont, semble-t-il, les opinions sociales effraient le milieu ultra-conservateur de l'époque. Ainsi, à des raisons religieuses s'ajoutent des motifs moins avouables, mais tout aussi réels, pour opposer Édouard VIII, amoureux romantique, à Baldwin, barbon convaincu qu'il est dans la voie de la Vérité puisqu'il s'appuie sur la morale, la vertu et l'intérêt de sa caste.

Edward et Wallie furent heureux, semble-t-il, même s'ils n'eurent pas de nombreux enfants comme dans les contes de fée. Pour eux, le bonheur c'était sans doute de pouvoir jouer au golf le jour et au moment qui leur plaisaient. C'était se livrer à la vie mondaine qu'ils aimaient. Pour lui c'était aussi agir à sa guise, sans être forcé de surveiller ses moindres gestes, de mener une vie d'apparat et de représentations constantes. C'était, enfin, aimer sa femme comme le ferait un bon bourgeois, et ne plus régner, en évitant d'intervenir en quoi que ce soit, comme l'a voulu la grande Charte dont on a conservé pieusement le texte et l'esprit.

Vu, rue du Mont Tabor, à la devanture d'un figaro : « Coiffeur de Son Altesse Royale le duc de Windsor ». Et dire qu'à deux pas de là Louis XVI et Marie-Antoinette sont montés sur l'échafaud...



Édouard, Prince de Galles, est venu à Québec et à Montréal vers 1918, je crois. Je l'ai vu de loin, le jour où il fut reçu à l'Université de Montréal. L'endroit n'était pas emballant. Mais Dieu que lui nous avait paru peu intéressant. Nous avions l'impression d'un homme jeune, assez charmant quand il le voulait bien, mais passablement abruti. Mais peut-être voulait-il déjà rejeter ses fonctions officielles comme un manteau trop lourd. Son amour pour Madame Simpson lui fournit l'occasion qu'il cherchait depuis longtemps. La raison d'État ne fut pas la plus forte. Son frère, George VI, le remplaça, avec ce bégaiement terrible et cette timidité qui le rendaient si malheureux. Il nous offrait ses vœux à Noël, comme la coutume le voulait. Chaque fois, nous nous disions : « Pourvu qu'il ne se mette pas à bégayer ». Il était parvenu à se contrôler, seul un certain flottement dans sa diction indiquant l'effort qu'il faisait. Peut-être est-ce pour cela qu'on l'aimait bien malgré tout, car le courage a toujours rapproché un souverain de ses sujets. Pour lui, c'était un acte courageux que ce discours où, chaque année, il risquait de perdre la face.



Autre exilé volontaire, mais moins prestigieux et d'un autre siècle : Louis-Octave Crémazie.

Après s'être enfui en France, à la suite d'opérations malheureuses, Crémazie a entretenu une correspondance suivie avec son ami l'abbé Casgrain qui demeurait à Québec. Dans une de ses lettres, il parle longuement des écrivains romantiques qu'il préfère à ceux du grand

siècle. « Je me sens beaucoup plus près d'eux, dit-il, que de ces auteurs classiques qui se préoccupent de personnages de l'Antiquité. Ils sont si loin de nous par leur langue si chargée de pompe et de grandeur. Je me sens tellement plus à mon aise avec les écrivains de mon temps et, en toute modestie, j'aspire à les imiter même dans leurs exagérations. »

J'aime me rappeler ce que Crémazie disait des Classiques, après avoir vu cette pièce de Racine où les sentiments nobles ou mesquins trouvent pour les exprimer une phrase ample à laquelle les vers de douze pieds donnent une forme sonore et belle, mais un peu glacée; ce que Crémazie, homme du XIXe siècle, reprochait aux écrivains du XVIIe.



19 mai

Nous sommes en Angleterre. Que doit faire un gentleman devant qui se trouve une de ses connaissances en bonne fortune ? Faire semblant de ne pas le voir, l'ignorer, laisser croire que l'autre est avec sa femme. se réjouir qu'une si jeune femme accepte de réchauffer ses vieux os, l'envier peut-être, mais ne rien dire et regarder à travers lui; ce que je fis. Mais est-ce bien ce qu'il fallait faire ?

C'est une coïncidence bien curieuse qui nous met vis-à-vis l'un de l'autre, au même moment, à trois mille milles du pays, dans un hôtel qui accueille des provinciaux et des hommes que la *City* attire plus que la vie mondaine. X s'y est réfugié, semble-t-il, pour cacher cette aventure avec une jeune femme charmante qui accepte de confier sa jeunesse à un vieux monsieur qui, sans doute, lui en sait gré comme un hommage à ce qu'il sera encore pendant quelque temps.



Ce milieu de la *City* est bien curieux. Presque entièrement démoli pendant la dernière guerre, il a été reconstruit. Tout n'est pas beau dans ces immeubles nouveaux, bâtis en hauteur à cause du prix très élevé du terrain. Certains sont franchement laids. À d'autres, on a donné des formes assez agréables et, pour eux, l'on a fait usage des matériaux les plus luxueux. Au lieu qu'à Paris, les gratte-ciel ont presque tous été logés dans un quartier nouveau — le Rond-point de la Défense — ici on a bâti là où il y avait de l'espace, quel que soit le prix de revient au pied carré, certain que l'immeuble nouveau se remplirait rapidement, tant le besoin était grand. Il n'y a pas bien longtemps, je me rappelle

avoir vu des associés logés dans un bureau bien exigü pour qui traitaient des affaires très importantes. Ailleurs, des chefs de service se trouvaient dans des locaux qu'on n'aurait pas osé offrir à des subalternes en Amérique.

240

Ainsi, le quartier s'est transformé. Tout à côté d'églises qui remontent au Moyen-Âge, on trouve des tavernes assez sordides et, tout près, des immeubles que les bombes n'ont pas touchés. On n'a pas encore nettoyé leurs façades mais on en a garni la façade de boîtes de fleurs multicolores. Ici et là, il y a encore des monuments qui rappellent un vieux monsieur vertueux et généreux ou un événement pénible ou joyeux. Que de noms prestigieux le quartier évoque dans un peu tous les domaines : la banque, l'assurance, l'importation, les agents de change, le courtage sous toutes ses formes. Car malgré la dureté des temps la *City* reste le centre d'une énorme activité internationale.



À bord d'un DC8 d'Air Canada

Le commandant de l'avion nous annonce que nous passerons au-dessus de Gander. Comme ce nom me ramène en arrière ! Gander, c'était l'aéroport où l'on arrêtait pendant et après la dernière guerre, quand les avions devaient faire escale avant d'entrer à Dorval. Quel endroit triste ! C'est vraiment la terre de Caïn que Cartier a décrite dans son journal : terrain plat, sans arbre, lancinant comme le remords que l'on garde d'une mauvaise action. Au cours d'un voyage vers 1957, nous y avons passé dix-neuf heures, en attendant de remplacer un moteur qui s'était éteint tout à coup comme un cœur qui flanche. Gander, c'est un endroit où l'on souhaiterait que son pire ennemi passe ses vacances.

Il y a plusieurs années, j'ai eu un élève aux HEC qui avait commandé la base pendant la guerre. Chose curieuse, il avait gardé de son commandement l'aptitude de s'exprimer verbalement, mais non par écrit. Je me rappelle qu'après l'examen, j'avais dit, à mon fils Jacques, tout mon désappointement devant la copie qu'il m'avait remise. Heureusement, il le connaissait. Il me mit en garde contre une erreur de jugement qui pouvait être très grave pour cet étudiant qui ne le méritait pas. L'examen oral fut excellent. On sentait que ce militaire habitué à parler à ses hommes était capable d'exprimer sa pensée oralement avec toute la précision voulue, tandis que, stylo en main, il était comme gelé, immo-

bilisé, amputé de toutes ses facultés. Il est curieux de voir comme certains étudiants reprennent tous leurs moyens quand ils sont devant des ex-nateurs. Ils retrouvent alors ce que leur fait perdre la feuille de papier. Je me rappelle que l'un deux, un jour, m'avait dit qu'il voulait enseigner les assurances, plus tard. Ravi, j'annonçai aussitôt à ma femme que j'avais un disciple. Quelle joie ! Hélas, elle ne dura que la période précédant l'examen. Quand je regardai la note de mon disciple, je fus atterré. Un deuxième examen lui donna encore moins. C'est alors que je me rendis compte qu'il n'avait aucune qualité pour enseigner. Je le lui dis. Furieux, il m'affirma qu'il enseignerait, mais pas aux HEC. Après avoir passé six mois à la School of Business and Finance de Philadelphie, il se décida à suivre mon conseil. Faites de la vente, lui avais-je dit, vous avez tout pour réussir. Il est devenu depuis un des meilleurs agents-vie de Montréal. Comme quoi il faut, je pense, avoir le courage de dire à l'étudiant ce pour quoi il est fait. Autrement, on lui rend un bien mauvais service. Mais de quel courage il faut faire montre, parfois, et quels doutes nous assaillent !



Georges S. vient de publier ses mémoires. Ils n'ont pas l'intérêt de ses livres. Il a connu beaucoup de gens, de Gide, dont il a été l'ami, à Arthur Miller, ce bien intéressant dramaturge américain qui a été le mari de Marylin Monroe jusqu'au moment où elle s'est suicidée. Il n'avait pas réussi — tel le personnage de Shaw — à en faire une autre pygmalion. Elle n'était restée qu'une jolie fille tirant le maximum de son *sex appeal* à une époque où le quasi-nu était suffisant pour se faire une réputation; maintenant il faut le nu intégral. Dans les pages de journal de S., on voit aussi passer Charlie Chaplin qui, comme lui, habite la Suisse, depuis qu'aux États-Unis on en a fait un communiste à l'époque où le MacCarthisme transformait en traîtres tous ceux qu'on soupçonnait de pousser le souci de la liberté à l'extrême. Par une curieuse déformation de l'esprit, était anti-américain celui qui osait critiquer les U.S.A. Il devenait automatiquement un ennemi de l'État et un ami des mauvais Russes.

S. parle souvent de sa femme. Elle semble jouer dans sa vie un rôle modérateur et remplir une fonction d'ordre ou de méthode qu'il apprécie à sa juste mesure, tout en se demandant si, de l'autre côté de la clôture, l'herbe n'est pas plus tendre. Je me rappelle avoir connu sa femme à Ottawa, à une époque où j'étais au ministère du Commerce. Elle était

très jeune à cette époque. Aussi ai-je quelque difficulté à me rappeler ses traits. Elle était d'une excellente famille bourgeoise, dont les membres étaient intelligents et bien agréables à fréquenter : le père traducteur, la mère aimable et de bonne éducation. Un de ses frères est juge, l'autre a rempli à Radio-Canada une fonction importante.



242

Quel souvenir me rappelle ce séjour à Ottawa, vers 1922 ! À cette époque, il y avait un milieu francophone relié au fonctionnarisme, qui groupait des gens aimables, polis, cultivés, mais qui avaient des fonctions bien limitées. Ils n'allaient pas bien loin parce que le milieu leur était hostile. Les *** en étaient. C'est de là qu'une de leurs filles partit pour devenir femme d'écrivain en vue. Une autre — fille d'un haut fonctionnaire — épousa ***, après s'être fait un nom au théâtre et au cinéma. Ce n'est pas toujours facile d'être la femme d'un grand acteur me disait une de ses parentes alors que nous visitions ensemble la très belle exposition des Fra Angelico au monastère des Dominicains, à Florence. Je l'imagine sans difficulté, à bord de l'avion d'Air Canada qui me ramène de Londres à Montréal. *** a une personnalité très accusée. Il est auteur joué en anglais et en français. Il est aussi un acteur excellent, truculent, vif, spirituel. Qu'il reste dans le giron familial indique que sa femme, comme celle de Simenon, doit exercer sur lui une influence réelle. Elle doit mettre dans sa vie un calme, un ordre, une continuité et une gentillesse que l'homme apprécie, s'il ne le dit pas toujours. Mais pourquoi ne le dit-il pas ? S'il le faisait, que de malentendus, que de querelles, sourdes ou bruyantes seraient évitées ! C'est quand on étudie la carrière d'un homme que l'on constate l'importance que sa femme y tient.



Certains de nos amis ont une dent, je le crains, contre un historien de leur connaissance. Plus très jeune, celui-ci a écrit des livres qui, d'après eux, tiennent plus du roman que de l'histoire. Je les ai lus avec beaucoup de plaisir et, pour moi, c'est ce qui compte. Que me chaut que sa femme n'ait pas été belle, alors que, dans ses mémoires, il en vante les charmes. Son insistance me gêne un peu, mais comme il sait créer une atmosphère qui me plaît ! L'histoire peut-elle être véridique ? Je ne le pense pas. Je crains qu'on ait tendance à la présenter trop souvent comme on la voit et non comme elle a été. Trop de choses nous sont

inconnues, trop de faits nous apparaissent sous un jour qui n'est pas nécessairement vrai. On ne peut que s'approcher de la vérité. Les grands événements nous sont connus, mais que de manières différentes de les interpréter, que d'erreurs dans le détail, dans la connaissance des hommes, de leurs intentions, de leur comportement ! Même lorsqu'on s'imagine aller très loin dans leur analyse, quand on croit vraiment sonder les cœurs et les reins comme le fait le professeur Guillemain, ne se trompe-t-on pas, même partiellement ? Quelle humilité ne faut-il pas avoir quand on veut juger ?

243

Dans ses livres, R. nous fait pénétrer dans une société bien agréable : sa famille est celle des seigneurs qui, en cessant d'être utiles, ne gardent pas moins le charme des vieilles gens bien élevés, cultivés, polis. On trouve parmi eux ce que constatait la princesse Louise à la fin du siècle dernier. Femme du gouverneur général du Canada, elle se plaisait davantage dans la compagnie des Canadiennes dont elle parlait la langue et dont elle appréciait la politesse et la culture. C'est cette atmosphère que R. fait renaître. Même si, semble-t-il, ses parents n'ont pas eu un nègre à leur service, même s'il n'a lui-même jamais eu d'automobile, même si sa femme n'avait pas la beauté qu'il lui prête, même si un peintre n'en a pas été amoureux fou comme il le prétend ! Il est possible qu'il l'ait aimée pour son charme et son esprit. Paysan d'origine et resté très près de la terre, celui-ci peignait avec une sensibilité qui lui permettait d'apprécier la gentillesse, la douceur et la grâce d'une femme à qui il avait demandé de poser pour lui.

31 mai, Winnipeg

On n'a pas eu à m'indiquer l'Hôtel Fort Garry à Winnipeg. Je l'ai reconnu à sa toiture de cuivre vert, à son allure *château*, qui était à la mode à l'époque où l'une et l'autre des grandes sociétés ferroviaires ont construit leurs hôtelleries à travers le Canada. L'hôtel est à peu de distance de la gare centrale, assez loin pour que les clients n'en soient pas incommodés et assez près pour qu'on y ait accès facilement. C'est ici, à Winnipeg, qu'on comprend le rôle prépondérant que le chemin de fer a rempli dans l'Ouest, cet immense pays, plat à perte de vue, où il a fallu amener les gens d'abord, les loger, les approvisionner, puis transporter leurs récoltes — le blé principalement — vers les grands lacs et Montréal. Au delà de la gare, il y a encore le minable quartier des immigrants et, en deçà, le boulevard qui passe devant le Fort Garry

Hotel, avec de beaux arbres et, au centre, un terre-plein de gazon bien entretenu.

244

Il y a dans Winnipeg des quartiers bien agréables où la végétation est abondante. Ils datent soit de 1910, soit de l'entre-deux-guerres, ou d'une époque plus récente. Dans l'ensemble, on peut juger du moment où ils ont été construits par la taille des arbres et par la dimension des immeubles. Là, comme ailleurs, il n'y a pas de domestiques et les maisons de trois étages font place à des *bungalows* où l'influence américaine est visible. Avant de voir ces quartiers, j'avais eu l'impression d'une ville affreuse, à peine mieux qu'un campement de *Western*. On refait le centre, en ce moment, autour de l'Hôtel de Ville. Commencé à l'occasion du centenaire de la Confédération, le plan semble intéressant. Je crois qu'autant qu'on l'a pu, on a utilisé le gouvernement fédéral pour cela comme pour les habitations nouvelles. Alors que Québec s'arc-boutait dans la résistance à Ottawa, ici on jouait sur tous les tableaux. On avait raison d'ailleurs car, si le gouvernement demande le maximum au contribuable, celui-ci doit utiliser les ressources qu'il possède. Ainsi, tout à côté de l'Université du Manitoba, où a lieu le congrès de la Société Royale du Canada, se trouvent les services du ministère de l'Agriculture avec ses laboratoires, ses serres, ses champs de culture. On sent qu'il n'y a pas entre les deux administrations ces luttes de prestige si épuisantes, si stériles auxquelles on se livre dans la province de Québec. Evidemment, les besoins et les idéaux sont différents. Ici ce qui domine encore c'est le blé, sa vente ou sa mévente, même si tout autour de Winnipeg le commerce et l'industrie s'organisent pour devenir la plaque tournante de l'Ouest. Celui qui vend le blé, c'est le gouvernement fédéral. Comme on est entre ses mains, on ne discute pas, on essaie d'en tirer le maximum sans invoquer les règles, les principes, les directives générales auxquels la province de Québec s'accroche désespérément. Il est vrai qu'ici le problème du langage ne se pose pas sérieusement. Avec l'école unique, on a en effet préparé la jeunesse à travailler ensemble.



De l'autre côté de la rivière, il y a Saint-Boniface où sont les Canadiens français, comme dans le quartier de Saint-Vital, je crois. Mais ils ne sont pas assez nombreux et agissants pour poser un problème grave. Quand ils sont trop insistants, on se contente de leur accorder certains avantages dont le Rapport B.B. a indiqué la voie, mais qu'on ne réalisera jamais entièrement, je le crains. On s'y engagera graduellement

au fur et à mesure que l'insistance sera assez grande. C'est la tactique ordinaire que suivent nos compatriotes anglais; ils ne cèdent que sous la poussée d'une volonté bien arrêtée, plus forte que leur force de résistance. À l'occasion des fêtes du Centenaire, on semble vouloir faire un effort, cependant, en permettant aux francophones d'élever leurs enfants en français, sans avoir à payer double taxe. Mais n'est-il pas trop tard ?

1^{er} juin

Je suis allé à Saint-Boniface cet après-midi, avec un groupe dont ce charmant homme qu'est l'abbé Gérard Dion. Nous nous sommes arrêtés devant les ruines de la Cathédrale qu'on a nettoyées après l'incendie, en ne laissant que la façade principale et les murs latéraux. Ces pilastres, ces colonnes, cette rosace vide ne sont-ils pas un peu comme un symbole de la francophonie et du français dans l'Ouest ? Ils sont encore debout. Ils ont une certaine allure en façade, mais l'intérieur est vide. N'auraient-ils, hélas, qu'une utilité folklorique gardant, malgré tout, une certaine allure ? Est-il trop tard pour former la jeunesse à la française comme on vient de le permettre ?

245



Dans cette ville de Winnipeg, on a vraiment l'impression d'être dans un pays étranger, où la province de Québec ne paraît avoir qu'une *nuisance value*. Que leur disent à ces gens les problèmes de langue, d'appartenance à un groupe particulier, de la Constitution ? Le blé est leur préoccupation principale. Se vend-il bien ou mal et en quelle quantité ? Combien en garde-t-on dans les entrepôts, la récolte sera-t-elle bonne, aura-t-on le temps de l'engranger avant l'hiver ? Là me semble se limiter la préoccupation immédiate des gens d'ici. Des nuages viennent cependant obscurcir l'horizon en ce moment. On a donné aux agriculteurs de la Prairie cent millions pour qu'ils cessent de produire du blé. « Que veut-on que nous fassions, me disait un spécialiste de la question. Nous ne savons guère que faire pousser le blé. Et on voudrait nous faire réduire nos emblavures ! » Malgré cela, on en a diminué l'étendue de quarante pour cent, semble-t-il. Sceptique, un de mes amis de là-bas se demande si ce n'est pas plutôt la conséquence d'un printemps pluvieux. Il est vrai que celui qui s'exprimait ainsi vend du blé. On ne veut pas admettre, semble-t-il, qu'on aurait dû pratiquer la polyculture depuis un demi-siècle. Si les gens ne l'ont pas fait eux-mêmes, ils tiendraient facilement l'État responsable de leur turpitude s'il n'était pas un peu

gênant de le prétendre après tous les avertissements qui leur ont été prodigués. Car, si Henry Laureys nous le disait déjà dans ses cours en 1918, bien d'autres, depuis, ont joué au Cassandre mais sans aucun succès.



2 juin

246

Lu dans le *Winnipeg Free Press* d'aujourd'hui que l'on vient de donner officiellement à un grand immeuble de la ville le nom de *Place Louis-Riel*. La cérémonie a eu lieu en la présence du Premier Ministre de la province. On veut ainsi rappeler ce que Riel a été pour le Manitoba : celui qui, après avoir soulevé les métis contre les agissements du gouvernement canadien, est allé mourir en Saskatchewan, après un nouveau soulèvement. On l'a pendu sans vouloir même lui accorder le bénéfice du doute : celui de la folie que Faucher de Saint-Maurice faisait valoir à cor et à cri à l'Assemblée législative. Il employa alors cette très curieuse expression pour ne pas dire qu'il était fou : « Cet homme pour moi n'a jamais été qu'un malheureux, dont l'intelligence a été touchée par la main de Dieu. » Ce qui était, je pense, un euphémisme courant à cette époque.

Quelle revanche prend Riel un peu moins d'un siècle plus tard. Du pauvre petit monument qu'on lui a élevé à côté de la Cathédrale de Saint-Boniface, il passe à la postérité avec un grand immeuble, sorte de cathédrale des temps nouveaux, qu'on a élevé sinon à Moloch, du moins à ceux qui ont le profit pour préoccupation principale. Ce qui n'est pas aussi blâmable que le prétendent ceux qui rejettent le bénéfice individuel et la civilisation d'abondance, tout en en profitant. On lui a aussi consacré un timbre assez laid, mais qui rappelle officiellement un homme et des faits qu'un siècle plus tard on comprend bien différemment.